

N

A l'ombre de la "pensée Gourou."

MICHEL BRUNEAU ET GEORGES COURADE

LA "GÉOGRAPHIE TROPICALE", EXPRESSION AU PARFUM À LA FOIS NATURALISTE ET COLONIAL QU'INCARNE SI BIEN PIERRE GOUROU, A ENCORE QUELQUES BEAUX JOURS DEVANT ELLE, C'EST À PAS FEUTRÉS, FREINÉE PAR DES A PRIORI ET DES PESANTEURS INSTITUTIONNELLES, QU'ELLE SE TRANSFORME BON GRÉ MAL GRÉ EN UNE GÉOGRAPHIE DES PAYS DOMINÉS, QUE MICHEL BRUNEAU ET GEORGES COURADE APPELLENT DE LEURS VOEUX.

La géographie tropicale existe. Nous l'avons rencontrée dans le paradigme de Pierre Gourou* qui a orienté dans les années d'après-guerre la géographie humaine ultramarine jusqu'à aujourd'hui. Cela n'a pas interdit une diversification mesurée des approches, des objets d'étude et des présupposés sans que cela remette en cause les fondements épistémologiques de la démarche première. On peut avancer que l'évolution de la pensée géographique sur les pays du Tiers-Monde s'est produite sans véritable discontinuité depuis 1947 (sortie de la première édition des Pays tropicaux), en dehors d'un courant marxiste, lié au P.C.F., qui, de ce fait, a été marginalisé et pratiquement exclu de la géographie institutionnelle (J. Suret-Canale, 1981). Etonnant destin quand on connaît les révisions, les débats qui ont traversé une discipline comme l'analyse économique des périphéries! Est-ce à dire que tous les "tropicalistes" se retrouvent dans le paradigme de Pierre Gourou? Loin de là. Ils ont par touches discrètes et successives intégré dans ce paradigme nombre d'apports d'autres disciplines qu'ils ont utilisés dans des combinatoires explicatives pour rendre compte des faits géographiques.

Ceci explique la difficulté que l'on éprouve à baliser clairement les tendances profondes, les pratiques et les idéologies sous-jacentes à cette géographie de l'ailleurs et du lointain qui se complait dans un certain exotisme... Une centralisation institutionnelle en même temps qu'une dispersion des individus et une dominante africaniste expliquent également la préservation du référent tropical jusqu'à nos jours. Il n'en reste pas moins que tous les apports externes n'ont pas été acceptés,

* M. Bruneau, G. Courade (1984): "Existe-t-il une géographie humaine tropicale? A la recherche du paradigme de P. Gourou." A paraître dans L'Espace géographique.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 21199, ex 1
Cpte : B

qu'il s'agisse de la non-tropicalité urbaine ou d'analyses dépendantistes. Une bonne géographie existe à côté de géographies déviantes et marginalisées*. Certaines dérives - relativisme culturel, retour en force de la notion de genre de vie, géographie de la modernisation - sont bien tolérées alors que d'autres voies n'apparaissent pas comme conformes aux opinions et usages établis. Cela ne correspond-il pas à l'idéologie dominante actuelle?

Plutôt que de présenter un bilan des études de géographie tropicale selon les découpages classiques de la discipline - bilan qui a été tenté ailleurs** - nous avons préféré isoler les principaux discours pour identifier les tentations qui parcourent la géographie des espaces dominés situés en région chaude. Nous nous proposons de repérer les cheminements nouveaux ou prétendus tels, les linéaments de ce qui paraît susceptible d'orienter la géographie qui se fait sous les Tropiques. Cela a donc supposé une simplification peu orthodoxe du réel - dissociation entre géographie culturelle et écologiste par exemple - mais permet de saisir l'ampleur des libertés prises avec la pensée du père fondateur.

1. Une tropicalité "tous terrains": les inventaires, les rites initiatiques et les parcours professionnels.

"On ne peut échapper au fait brutal que nous sommes là-bas au service d'appareils d'Etat qui contrôlent totalement l'accès à l'information et sont seuls à même d'utiliser (à leur profit) nos travaux, qui sont maîtres de notre présence, demandée ou tolérée".

Y. Marguerat, 1976, p. 11.

La logistique, l'insertion institutionnelle et les finalités utilitaires ou académiques commandent le type de travail qui se fait hors de l'hexagone en région chaude. Ces éléments déterminent des parcours professionnels différenciés qui débouchent sur deux types de géographie, l'une qui se veut "noble", l'autre que d'aucuns considèrent comme fruste car peu élaborée, trop proche de la description raisonnée. La première se peaufine en vue de séduire un parterre de "mandarins" hexagonaux investis des clés de l'avancement et de la collation des diplômes. La seconde trouve un marché local auprès des administrations des pays-partenaires. Et il faut souligner combien la demande sociale exprimée (celle des Etats plus que des organisations non gouvernementales) requiert toujours le géographe pour sa faculté reconnue de collecter les informations, de les traiter et de proposer un cadre spatial pertinent pour l'intervention, l'opération dite de développement. Du Nicaragua, citadelle assiégée, à l'Indonésie qui souhaite mieux répartir sa population, on sollicite le géographe pour exécuter ce style de travail parce qu'il apparaît utile au développement et qu'il n'interpelle pas le pouvoir étatique sur ses choix.

* Les processus d'exclusion ont joué contre ceux qui ouvraient la voie à d'autres géographies. La meilleure méthode consiste à "ignorer" leurs travaux: ni citations, ni compte-rendus, ni critiques, ni invitations aux grandes manifestations de la tropicalité (avec discours de clôture fait par P. Gourou).

** Travaux d'Y. Marguerat (1978, 1982), J.-P. Raison (1981), et A. Durand-Lasserre (1980), Orstom (1983).

Tout ceci explique pourquoi les tropicalistes sont de gros producteurs d'inventaires: dictionnaires de villages, atlas de toutes sortes, cartes de "zones homogènes", etc. Cela permet de comprendre aussi la relation quasi affective que ce géographe entretient avec le "terrain". Il y est d'autant plus attaché qu'il a eu du mal à y accéder en termes de communication (obstacle linguistique, usage d'un véhicule "tous terrains", difficultés à se faire accepter). La remise en question personnelle qui résulte d'une vie prolongée dans un univers différent s'avère toujours fondamentale.

Il y a lieu de distinguer ici deux populations de tropicalistes: les professionnels de la coopération et les "missionnaires" dont l'univers de contraintes est rarement identique. L'autonomie de la démarche scientifique est plus grande chez les uns que chez les autres. La soumission au socio-politique local pèse sur le chercheur ou l'enseignant-chercheur en coopération d'un poids qui peut s'avérer très lourd selon le pays. Travailler à Bangui, à Calcutta ou à Managua, n'impose pas les mêmes limites et n'a pas les mêmes vertus intellectuelles stimulantes. L'urgence de l'action y est aussi perçue différemment. Se plonger dans le bain tropical pendant de courtes périodes ne peut avoir le même sens que d'y vivre longtemps. En termes de valorisation scientifique, le "missionnaire" pourra mieux accrocher son discours à l'air du temps et accéder aux revues scientifiques tenues par des universitaires. Avantage considérable pour se situer dans le milieu scientifique français plutôt que d'y accéder par "patron" interposé.

Le succès du référent tropical dans le Tiers-Monde ne peut se comprendre en dehors de cette sociologie de la recherche en coopération, car il s'avère sécurisant pour deux raisons:

- pas d'ingérence dans les affaires internes du pays (principe de base de tout coopérant) en raison des priorités affichées (études microspatiales "justifiées" par l'absence de données fiables, études "régionales" classiques, observation du changement social sur le "temps long");

- insertion de type "technique" dans le processus de développement valorisant à la fois l'adaptation (la "tropicalisation") du progrès en même temps que la prise en compte des "logiques paysannes" (conscience de se situer du côté des dominés, même s'il s'agit d'une définition occultant les rapports d'exploitation internes).

Il s'explique enfin par les travaux initiés proposés aux jeunes chercheurs parmi lesquels il faut faire une place à part pour les études de terroirs en Afrique Noire et à Madagascar*. C'est ainsi que la géographie tropicale s'est constituée très fortement autour des travaux de ruralistes et que sa vision globale s'en ressent.

Ce qui vient d'être dit n'a pas pour objet de jeter le discrédit sur une géographie en prise avec le développement, mais d'explicitier sa vision du monde. Il faut rappeler ici cette mise en garde: "Tout

* Cela a abouti à la vingtaine de monographies constituant l'Atlas des structures agraires au Sud du Sahara édité par l'Orstom sous le patronage de la Maison des Sciences de l'Homme. L'article mobilisateur sortit en 1964: "Pour un Atlas des terroirs africains - structure type d'une étude de terroir". *L'homme*, IV, 1, pp. 56-72 (P. Péliissier et G. Sautter). Si des études pionnières avaient déjà eu lieu (H. Fréhou en Guinée, J. Hurault au Bénin), aucune évaluation de ce travail important n'a été tentée par ses initiateurs.

chercheur qui n'affirme ni problématique propre, ni démarche autonome, apparaît comme un touche-à-tout ou un amateur qui se voit alors réduit aux tâches d'inventaire."* Il en résulte que l'observation géographique doit "récuser tout dogmatisme" et "porter sur les différences". Les "lampistes" de la géographie tropicale sont informés: ne pas tomber dans les visions unifiantes de la réalité, ni se référer à de grandes théories explicatives. Attention, comme nous le dit Y. Marguerat** observateur de l'évolution actuelle de la géographie française, Lyssenko n'est pas loin! Gare aux partis pris, gare à l'ethnocentrisme! Ne pas assimiler la production urbaine autochtone à un modèle précolonial! Se garder de transposer "l'idéologie occidentale" aux situations tropicales! A plus forte raison s'il s'agit de l'Afrique Noire. Comme le rappelle G. Sautter***, "ce qui est certain, et qu'on fait trop souvent mine d'oublier, c'est que derrière les intérêts précis que chaque groupe défend pour son compte, il y a aussi des attitudes spécifiques (souligné par nous), tenant aux filières de formations, aux représentations, héritées ou acquises".

2. De l'espace vécu à la géographie culturelle: le culturel à toutes les sauces?

"La géographie, comme l'homme, est religieuse".
J.-B. Racine, Géopoint 1982, p. 200.

Les véritables "tropicalistes" nous invitent à nous débarrasser de notre regard d'Européen pour observer le monde tropical avec les yeux des populations pour réinterpréter leurs besoins, leur pauvreté et les effets des agressions et exploitations externes ou internes. Au parti pris des "idéologies occidentales" (de gauche... et de droite?), ils opposent la connivence avec la population, ses mythes et ses valeurs. Louable souci de s'imprégner de la logique des exploités, mais jusqu'où peut aller le relativisme culturel? Pour s'opposer aux idéologies de l'universel ne fétichise-t-on pas les particularismes et les intégrismes? N'y a-t-il pas là une dérive par rapport à la "pensée Gourou"?

P. Gourou fut un précurseur dans la géographie de "l'espace vécu": "ce qui compte, ce n'est pas seulement le 'milieu écologique', c'est l'idée que les hommes s'en font, les hommes ou plutôt la 'civilisation' à laquelle ils appartiennent" (Gourou); mais c'est Jean Gallais qui introduisit la dimension psycho-sociologique dans la géographie tropicale à partir du concept "d'espace vécu".

A "l'espace standard des sociétés industrielles" homogène et rationnel, J. Gallais (1976, pp. 5-10) oppose "l'espace discontinu des sociétés tropicales". A la distance objective, mesurable, se substituent une "distance structurale" en rapport avec les cloisonnements socio-ethniques et les systèmes de relations préférentiels, une "distance affective" impliquant une "animation" et une personnalisation de l'espace, et une

* P. Péliissier in Bulletin de la Société languedocienne de géographie, 1982, XVI, 1-2, pp. 232-234.

** P. Péliissier in "Note sur l'évolution actuelle de la géographie française", 1976, pp. 7-8 (remarque faite au sujet de la spécificité d'une géographie marxiste).

*** P. Péliissier in Bulletin de la société languedocienne de géographie, 1982, XVI, 1-2, p. 15.

"distance écologique" fonction d'une vision sélective de l'environnement naturel. Le géographe travaille à partir d'enquêtes semi-directives ou non-directives sur échantillons ou sur individus choisis comme représentatifs. Il étudie également des biographies d'individus, la littérature orale ou écrite. Il porte son attention sur ce qu'il appelle "l'homme des sociétés rurales traditionnelles" (J. Gallais, 1976, p. 10).

Ce concept d'espace vécu n'est pas dépourvu d'ambiguïté faute d'avoir explicité son mode d'emploi, l'étendue de sa pertinence et ses substrats idéologiques. Le vécu s'oppose au conçu, l'intuition et l'immédiat aux exigences de la mise en oeuvre abstraite et objective d'un mode de penser et de gérer l'espace. Il s'applique ici à un espace modelé par des sociétés dites traditionnelles opposé à l'espace qualifié de standard des sociétés industrielles ("la Révolution française, niveleuse par son idéologie" est mise en cause!).

On propose donc une "reconstruction de l'espace" à partir des expériences et des pratiques qui se traduisent par un dire dans une relation d'enquête asymétrique et sans qu'une définition très serrée des procédures soit identifiée. Les géographes de "l'espace vécu" raisonnent tantôt à partir de cas individuels, tantôt à partir d'un échantillon statistique censé représenter un groupe (par exemple, les élèves d'une classe de l'école primaire d'un ou plusieurs villages), tantôt à partir d'objets culturels (littérature orale ou écrite, oeuvre d'art...). Il s'agit en fait d'images de l'environnement, ou de l'environnement imaginé soit par un individu (informateur ou individu jugé représentatif), soit par un groupe social (ethnie, groupe socio-professionnel), soit même par l'ensemble d'une société à travers une tradition ou un objet culturel. On ne peut évidemment pas confondre ces trois plans constamment mêlés dans les analyses géographiques de l'espace vécu. Ces géographes oscillent donc entre une psychologie, voire une psychanalyse de l'espace et une ethno-science, telle que les ethnologues la pratiquent depuis longtemps sans qu'une démarcation très nette soit établie entre ces deux domaines scientifiques différents. P. Gourou, et beaucoup de tropicalistes, sont plus proches du second point de vue, dans la mesure également où ils s'inspirent des travaux des ethnologues: "Entre l'homme et le milieu physique deux prismes déformants; le langage conditionne notre pensée et notre façon d'établir des relations avec les choses; la civilisation à laquelle nous appartenons nous impose une conception du monde et de la société sans que nous en ayons toujours claire conscience."

Comment donc démontrer quoi que ce soit qui ne puisse être mis en doute? La distance structurale courte des Bamiléké entre Douala et Bafoussam est-elle une résultante du vécu (J. Gallais, 1976, p. 7) ou de la bonne route ayant permis à l'armée française de pacifier la région dans les années soixante?

Cela dit, cette approche bergsonienne de la géographie mérite-t-elle d'être rejetée? Certainement pas si elle se situe hors d'une vision dualiste (traditionnel/moderne) des faits, si elle affine ses instruments de collecte, et si elle ne prétend pas se poser en explication primordiale du réel. L'apartheid, par exemple, - mise en "réserve" des populations subissant une ségrégation - mérite d'être analysé en terme d'aliénation mais aussi en fonction du cadre normatif et spatial d'application. Sa fonction instrumentale au plan économique ne saurait cependant être évacuée qu'il s'agisse des cas sud-africain ou néo-calédonien. Toutefois, cela donne du corps à un discours géographique par trop désincarné sans livrer les clés fondamentales de l'explication géographique. Montrer n'est pas démontrer.

On peut voir plusieurs dangers dans cette géographie du Moi social ou individuel: la projection de ses propres fantasmes dans la transcription d'un Autre souvent idéalisé; le risque de déraiper dans le "psychologisme" et le "vitalisme" en opposant en absolu le vécu face au "matérialisme vulgaire" (R. Brunet). Juger de la valeur d'une "civilisation" à l'aune du seul "qualitatif" nous paraît aussi absurde que de la mesurer en termes économicistes. Bien entendu, P. Gourou s'est bien gardé de ces dangers et appelle préjugé ce que d'autres situent dans le domaine des valeurs culturelles singulières à préserver.

L'affectivité, la subjectivité, la religiosité sont mises au premier plan de l'analyse géographique dans l'approche culturelle qui prolonge "l'espace vécu" au-delà de la sphère du quotidien pour atteindre l'idéologie à travers les symboles, les signes et les valeurs liés au territoire. Le concept de civilisation de P. Gourou est proche de celui de culture, mais avec ses techniques de production et ses techniques d'encadrement, il privilégie l'économique et le social des temps longs et les vastes aires culturelles. La géographie tropicale de P. Gourou est à cet égard une géographie culturelle proche de celle de l'école de Berkeley. Cependant les tenants de l'approche culturelle comme J. Bonnemaïson ont une conception sensiblement différente qui va plus loin que "l'espace vécu" dans la "face cachée de la réalité", dans le domaine des représentations symboliques, des idéologies, des valeurs où priment l'affectivité et l'irrationnel. Les deux concepts-clés sont ceux d'ethnie et de territoire, et non plus civilisation et paysage. L'accent est mis sur une "certaine vision et sensibilité culturelle". Au-delà d'un "espace objectif" (celui de la vie quotidienne). J. Bonnemaïson définit un "espace culturel": "un espace géosymbolique chargé d'affectivité et de significations: dans son expression la plus forte, il devient territoire-sanctuaire, c'est-à-dire un espace de communion avec un ensemble de signes et de valeurs. L'idée de territoire devient alors associée à celle de repliement et de conservation culturelle" (J. Bonnemaïson, 1981, p. 257).

L'approche culturelle ainsi posée se veut non exclusive. Elle côtoie l'espace social, mais se veut plus profonde, donc plus essentielle et plus riche d'explications, une conception du monde "géosymbolique" qui par analogie avec l'inconscient en psychologie se voudrait déterminante en dernière instance: "Cette sémiographie quadrille l'espace de territoires qui sont sociaux et, plus en profondeur, culturels." J. Bonnemaïson opte assez clairement pour une vision de la géographie dans laquelle le culturel à travers le territoire joue le rôle déterminant: "L'espace des géographes se déplie ainsi selon des niveaux de perception successifs, un peu comme les psychologues distinguent au sein de l'esprit humain des niveaux différents qui vont du conscient à l'inconscient. Il existe un espace objectif, celui des structures géographiques, plus loin un espace subjectif, ou vécu, et au-delà un espace culturel, lieu d'une écriture symbolique". A l'espace géographique habituel qui est lisse, uniforme, très conceptualisé, il oppose le territoire qui est le concept-clé de cette géographie culturelle: "A l'inverse, le territoire fait appel à tout ce qui dans l'homme se dérobe au discours scientifique et frôle l'irrationnel: il est vécu, affectivité, subjectivité, et bien souvent le noeud d'une religiosité, terrienne, païenne ou déiste. Alors que l'espace tend à l'uniformité et au nivellement, le territoire rappelle les idées de différence, d'ethnies et d'identité culturelle.

De même que la "nouvelle histoire" de l'Ecole des Annales a dérivé depuis les années soixante de l'histoire sociale à l'histoire socio-culturelle en donnant une place de plus en plus grande à l'histoire des

mentalités, les partisans de l'approche culturelle en géographie voudraient faire évoluer leur propre discipline dans le même sens avec un retour du vieux thème cher à Barrès de "l'enracinement". Ceci permet d'évacuer du concept de culture ce que les anthropologues appellent la culture matérielle en même temps que le social.

Si la géographie des civilisations de P. Gourou néglige la politique et tout ce qui lui est lié (Etat, stratégies, classes, etc.), on va plus loin ici en réduisant la géographie au décodage sémiologique du symbolique et des mythes. On ne risque pas, dans ce cas, d'évacuer le singulier au profit d'un vague universel teinté de dogmatisme, ni de faire, péché suprême, de l'ethnocentrisme! Mais où va-t-on?

3. De l'écogéographie à la géographie écologiste: la "redécouverte" du genre de vie.

"Ou l'homme est hors de la nature, n'y est pas impliqué, et celle-ci n'a donc pas d'histoire; ou bien, la nature contient l'homme au même titre que les autres forces qui le régissent".

M. Benoit, 1979, p. 21).

Nous avons artificiellement dissocié cette partie de la précédente à laquelle elle est liée puisqu'il est difficile d'échapper à la dialectique Nature et Culture en géographie sous peine d'être accusé d'évacuer la fameuse unité de la géographie. L'analyse systémique comme la crainte de la "finitude" des ressources renouvelables par pollutions et prédatons ont permis de renouveler la géographie dans son angle d'attaque du milieu. Cela a aussi entraîné des réévaluations idéologiques permettant une redécouverte du genre de vie à la faveur du débat sur l'écodéveloppement sous les Tropiques. Et pourtant, P. Gourou n'a-t-il pas glosé sur le genre de vie "procédé pédagogique de classement" qui "conduit à l'erreur" (1970, p. 82)?

De la géographie tropicale de P. Gourou qui place les paysages au centre de ses préoccupations et de la géographie physique globale (G. Bertrand, J. Tricart) qui a lancé une réflexion méthodologique sur la notion de paysage, est issu un courant de géographie des paysages naturels et agraires qui est passé du stade de la description et de la typologie à celui de la cartographie d'inventaire dans les années soixante-dix. La multiplication des couvertures de photographies aériennes à partir des années cinquante, puis des images de satellites Landsat après 1972, a permis une telle cartographie. Les atlas nationaux et parfois régionaux (Atlas des Départements d'Outre-Mer) ont utilisé ces données pour une cartographie thématique et sectorielle. D'autre part, une approche plus globale et régionale s'attache à délimiter des unités de paysage à signification pluri-thématique à diverses échelles. Les séries chronologiques de photographies aériennes et d'images satellite permettent d'accéder à une vision de la dynamique de ces paysages. Le géographe se livre alors à un zonage utile à la planification et à l'aménagement, car il permet une évaluation cartographique du degré d'artificialisation du milieu naturel et réciproquement.

Cette écogéographie - servie par une technologie plus sophistiquée - contribue à une gestion prudente des ressources. Elle dépasse le simple inventaire mono-disciplinaire par le biais de l'analyse systémique: en découlent les notions d'écosystème, de géosystème et de paysage "fina-

lisation socio-culturelle du géosystème" (G. Bertrand). Variantes de cette écogéographie, la prise en compte des stratégies des ethnies vis-à-vis des variations du milieu naturel (J. Richard, Ch. Blanc-Pamard) ou celle des rapports sociaux de production (M. Bruneau).

Elle répond à la demande sociale exprimée pour aménager l'espace et gérer les ressources et pourra apparaître aux yeux de citoyens comme "technocratique". Cette géographie-inventaire qui utilise les diverses techniques de la télédétection s'est constituée en s'inspirant des concepts de l'écologie. Elle devient un maillon indispensable de l'analyse géographique mais ne peut trouver en elle-même sa propre finalité car les causalités, les boucles d'actions et rétroactions, doivent être recherchées dans l'analyse des processus du milieu bio-physique, dans celle des faits socio-économiques et à leur interface.

Le succès du concept d'éco-développement (I. Sachs, 1981; A. Cunha et al., 1981, pp. 15-23, etc.) vient de son côté pragmatique et opératoire pour les pays tropicaux. Il est d'autant plus séduisant qu'il préconise la pluralité des voies et des solutions à la pauvreté, la prudence écologique et l'appropriation du développement par les acteurs locaux.

Etonnant retour de la notion de genre de vie via l'éco-développement (A. Cunha, J.-B. Racine, etc.) ou dans l'interprétation des comportements des "pasteurs" peuls (M. Benoit, 1979, pp. 21-22). Dans ce dernier cas, il est opposé au concept de mode de production, car on a affaire "à une société au sein de laquelle la création de biens n'est pas - il s'en faut de beaucoup! - la principale raison d'être". On pense ainsi rendre mieux compte des relations de la conscience collective avec l'environnement et proposer d'autres formes - alternatives - de développement cadrant avec des objectifs non-productivistes de groupes localisés. La Banque Mondiale n'est pas hostile à l'éco-développement. Est-ce un hasard ou une nécessité pour le redéploiement du capitalisme actuel?

4. De l'approche théoricienne et quantitative à la géographie de la modernisation.

"Et à qui nous reprocherait le caractère prématuré de notre recherche et le point de vue qualitatif d'une géographie dont l'homme est le moteur, nous rappellerions que même dans les pays industrialisés les modèles mathématiques apportent moins à l'explication des paysages et de l'évolution des aménagements que la connaissance des faits humains, des organisations et des structures mentales..."

P. Pélissier, 1966, p. 11.

La "géographie tropicale" francophone ne s'est pas laissé séduire par le courant quantitatif et théorique importé des Etats-Unis. Un pionnier en la matière, H. Béguin, n'a pas fait école. Effet de blocage du référent tropical, fiabilité contestable des sources statistiques ou refus de l'idéologie de la "modernisation".

A l'opposé du paradigme classique de P. Gourou qui met l'accent sur les singularités ("Les faits géographiques sont peu nombreux et frappent par leur originalité individuelle plus que par leur soumission à des règles", P. Gourou, 1973|338), cette géographie recherche les caractéristiques

tères communs que peuvent présenter des structures spatiales différentes de façon à construire un schéma théorique reposant sur un certain nombre d'hypothèses explicites. Ce modèle est ensuite confronté à différents cas concrets pour être remanié, voire réaménagé, et correctement situé quant à son domaine d'application et aux limites de cette application. Cette démarche vise à l'établissement de régularités, et même, si possible, de lois. Pour aboutir à un degré suffisant de rigueur formelle, il est nécessaire de simplifier, d'adopter une attitude réductrice par rapport à la complexité des phénomènes étudiés. Le recours aux concepts et indices économiques s'avère efficace. H. Béguin a fondé son étude de l'organisation de l'espace au Maroc sur "une ventilation géographique des diverses composantes du produit intérieur marocain". Pour rendre comparable les informations, il a exprimé le plus grand nombre possible de données en termes économiques. Les méthodes statistiques de l'analyse des données sont largement utilisées pour synthétiser et mettre en relation le très grand nombre de variables. Les calculs de densités (population, produits, valeurs ajoutées,...), de potentiels, d'indices de concentration, de centres de gravité sont à la base de ce travail.

Appuyée sur une étude critique des sources et de leurs limites, cette approche géo-économique aurait pu être menée dans d'autres pays du Tiers-Monde, comme au Maroc. Outre que les sources statistiques de beaucoup de pays sont déficientes au niveau national (pas de recensement démographique crédible au Nigéria depuis 1953 par exemple!), les champs de recherche - le monde rural surtout - se prêtaient mal à ce style de travail. Par contre, il est intéressant d'observer ce qui s'est passé dans les études de réseaux urbains qui se prêtent à ce style d'approche, même en Afrique Noire comme l'ont montré des travaux américains au Kenya, Tanzanie ou Ghana.

Ainsi, certains tropicalistes ont tenté d'élaborer - avec une grande prudence - des modèles qualitatifs généraux à partir d'une généralisation de cas analysés. Par exemple, Y. Marguerat a opposé la "structure pyramidale" du réseau urbain colonial africain (suivant le schéma administratif) à la macrocéphalie actuelle: "Une capitale omnipotente, proportionnellement démesurée et sans cesse croissante, qui écrase une poussière de villes petites et moyennes, naguère hiérarchisées et maintenant toutes réduites au même niveau local" (*Société languedocienne*, 1982, pp. 19-28). Bien que le modèle soit largement nuancé par des études de cas, cette étude pêche, semble-t-il, par "idéologie occidentale": "Tout ceci conduit à redire que la recherche géographique ne peut progresser qu'en multipliant les analyses régionales, les cas spécifiques, qu'en étudiant les différences plus qu'en se préoccupant de modèles généraux" (*Société languedocienne*, 1982, pp. 27-28).

La géographie néo-positiviste comporte un certain nombre de risques dans ses méthodes et admet implicitement une "modernisation" de l'économie par le haut, suivant en cela la doctrine du take-off de Rostow. Elle tente une formalisation par le recours aux statistiques économiques et démographiques. Ces dernières sont issues de l'appareil d'Etat qui livre ainsi l'image de la société civile qui lui convient. Cela ne fait donc qu'occulter les dynamiques sociales non contrôlées. On peut essayer de produire ses données de base, mais à une autre échelle spatiale, ce qui enlève la possibilité d'une analyse macro-spatiale. Derrière les formalisations mathématiques enfin, n'apparaissent ni les processus explicitant la répartition des réseaux et structures spatiales, ni les rapports de dominations qui s'y expriment. Cela reflète l'influence de la théorie économique classique.

5. De l'approche dépendantiste à la géographie du pouvoir.

"La dépenpancè demeure inscrite dans l'inégalité des forces économiques, mais elle est désormais de plus en plus médiatisée par les choix politiques, les options internationales des régimes en place, les pesanteurs propres à chaque contexte géographique, etc."

G. Sautter, Société languedocienne, 1982, p. 15.

Face à la doctrine économique classique de rattrapage des pays pauvres, un courant critique s'est affirmé, reprenant et complétant l'analyse de Marx sur le Tiers-Monde: affirmation des rapports de domination et de dépendance à l'échelle mondiale (modèle centre-périphérie), utilisation des concepts de mode de production asiatique ou africain et de formation économique et sociale. C'est Y. Lacoste en géographie qui a introduit l'ensemble de ces débats et leur évolution. Le sous-développement dans cette perspective devient une "crise dialectique" ayant des déterminants à la fois externes et internes et qu'il faut situer d'après lui dans le cadre de l'Etat si l'on veut éviter de dissimuler le rôle essentiel des privilégiés autochtones (Y. Lacoste, 1982, p. 240).

Voilà qui a de quoi hérisser une sensibilité gouroutienne: manichéisme même relativisé difficile à accepter, croyance à des universels contestables (croyance au progrès, à la lutte des classes, etc.). Les "révisions" réalisées sur l'alibi colonial et l'impérialisme rassurent plutôt: ce "recentrage de la périphérie" conduit à poser la question des rapports sociaux de production et des enjeux politiques au niveaux spatiaux pertinents et à restituer aux sociétés du Tiers-Monde leur historicité propre.

La combinaison d'une analyse systémique et dialectique de l'espace équatorien a permis à J.-P. Deler de retracer la genèse d'un Etat-nation à travers l'enchaînement des dépendances (dominations imposées par le contexte socio-économique de chaque époque de ce pays) (J.-P. Deler, 1981).

Ailleurs, le géographe recherche des structures spatiales reflétant l'inégal développement des forces productives en rapport avec la façon dont le surplus est approprié (rapports de production). L'organisation de l'espace actuelle est le résultat d'un processus historique au cours duquel le mode de production capitaliste pénètre sous diverses formes et avec une intensité inégale des espaces marqués par l'empreinte des modes de production précapitalistes (mode de production asiatique, féodal...). Cette analyse est menée à différentes échelles, mais l'échelle locale ou micro-régionale et nationale est privilégiée. La première est favorable aux enquêtes de terrain et offre le cadre d'une analyse concrète des rapports de production en relation avec tous les éléments du milieu socio-économique et écologique. La seconde est le cadre spatial de la formation sociale et son articulation avec le système capitaliste au niveau mondial. L'échelle régionale dans beaucoup de pays du Tiers-Monde ne correspond souvent qu'à un héritage historique (ancien territoire correspondant à une structure socio-politique disparue, aire culturelle), à une unité naturelle (homogénéité relative du ou des milieux écologiques) et/ou à une région d'encadrement, politico-administrative, définie en vue de la planification du développement par l'Etat. Le centre constitué par la capitale macrocéphale et son aire d'influence directe exerce une domination telle qu'il n'y a pas de place pour de véritables structures régionales s'appuyant sur un réseau urbain.

Qu'elles se réclament du marxisme ou non, ces approches ne s'arrêtent pas à l'échelon régional de la géographie classique française, qui n'apparaît pertinent ni pour étudier les rapports de pouvoir, ni pour l'action, comme l'ont montré les études d'économistes sur les supposés pôles de croissance (Bouaké en Côte d'Ivoire par exemple). Elles s'expriment vigoureusement dans le domaine urbain où il est difficile de ne pas identifier sous le ciel tropical les rapports de force sociaux comme les effets de l'exclusion dans le paysage, à moins de ne rechercher à tout prix des voies spécifiques de l'urbanisation.

Tout cela heurte le personnage pondéré ennemi des dogmatismes et des idéologies réductrices, que se doit d'être le tropicaliste, à l'écoute du "terrain" et sans hypothèses théoriques. Il n'est d'ailleurs pas exclu de réconcilier le culturel et le religieux avec le politique et l'économique. La question controversée du "pouvoir villageois" dans la société lao de Vientiane (C. Taillard, 1977, 1978; B. Hours, 1978) s'opposant à un pouvoir étatique déstabilisateur est intéressante. Elle traduit plus qu'une différence d'observation de "terrain", mais deux modes d'interprétation du jeu social et politique. Peut-on souscrire à l'idée que "par la spiritualisation du bien rare et le contrôle de l'accès à la terre, la communauté villageoise érode les inégalités au fur et à mesure qu'elles apparaissent" (C. Taillard, 1977, p. 80)? La dimension religieuse commande-t-elle les rapports sociaux de production? S'agit-il du "réel" ou d'un a priori philosophique?

Au total, ce qui intrigue le plus, c'est la longévité de l'école tropicaliste de géographie humaine depuis que P. Gourou en 1947 en avait posé les bases. Il y a sans doute deux réponses à cela, si l'on s'en tient au seul plan scientifique:

- une certaine tolérance à l'endroit des déviations non "dogmatiques" de type culturaliste ou écologique, allant dans le sens d'un relativisme culturel plus évident;
- l'intégration oecuménique d'éléments épars d'autres discours dans des combinaisons ambiguës.

Autrement dit, la géographie tropicale "bouge" comme l'indiquent bien les discours qui se font jour dans la production des géographes ultramarins. Le changement se fait donc par les marges, sans bruit si possible et sans discontinuité majeure.

Alors que la géographie du développement des pays anglophones a déjà été touchée par deux coupures épistémologiques importantes (l'"approche quantitative", puis l'"approche radicale") suivant en cela l'évolution de la discipline dans son ensemble, la géographie tropicale française a été seulement effleurée par ces deux courants. Elle reste dans la géographie française le noyau dur de la géographie classique vidalienne, le plus fort bastion de la tradition. Cette tradition sait passer des compromis conceptuels avec quelques disciplines voisines (écologie et ethnologie principalement) pour préserver l'essentiel: l'étude de cas privilégiant singularités et différences socio-spatiales et évacuant la dimension politique non anecdotique (rapports sociaux de production et lutte des classes) qui pourrait déranger les pouvoirs en place au centre et dans les périphéries.

Bibliographie.**1. L'état de la géographie tropicale (1973-1983).**

Compte-rendu des journées d'études de l'Orstom, 2ème session, Paris, janvier 1983, "Bilan et perspectives-géographie", pp. 769-795 (collectif).

A. Durand-Lasserre (1980): "Bilan et tendance des recherches géographiques sur les pays du Tiers-Monde, in La recherche en sciences humaines, 1979-1980, Cnrs, pp. 158-163.

L.A. 94/Orstom (1983): Profession: géographe, pratique de la recherche tropicale, Paris, Orstom, 159 p.

G. Lasserre, A. Durand-Lasserre, J.C. Giacottino, (1980): "Bilan et tendances des recherches sur l'environnement tropical (1972-1979)", in Recherches géographiques en France, Tokyo, 1980, pp. 185-190.

J.-Y. Marchal, P. Péliissier, M. Portais, (1980): "La géographie à l'Orstom de 1973 à 1979", in Recherches géographiques en France, Tokyo, 1980, pp. 207-210.

Y. Marguerat, (1976): Note sur l'évolution actuelle de la géographie française, Paris, Orstom, 11 p. multigr. (Cette note à diffusion interne a servi à alimenter un article du Nouvel Observateur sur la crise de la géographie!)

Y. Marguerat, L. Cambrezy, (1978): "La géographie française dans le Tiers-Monde, trois quarts de siècle de thèses de géographie dans la zone chaude", Intergéo bulletin, 51, pp. 1-58.

Y. Marguerat (1982): "La géographie française en Afrique Noire. Essai de description quantitative", Cahiers d'Outre-Mer, XXXV, 138, pp. 161-178.

J.P. Raison (1981), "La géographie africaine en France", in Etudes africaines en Europe, vol. 1, Paris, ACCT/Karthala, pp. 591-629.

Bulletin de la société languedocienne de géographie, (1982), Les grandes villes africaines (Séminaire de Montpellier 18-25/09/1980), XVI, 1-2, 237 p.

J. Suret-Canale (1981), "Géographe, marxiste", in EspacesTemps, 18-19-20, 1981, pp. 9-18.

2. De l'espace vécu à la géographie culturelle.

J. Bonnemaïson (1981), "Voyage autour du territoire", in L'Espace géographique, X, 4, pp. 249-262.

J. Gallais (1976), "De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations du monde tropical", in L'espace géographique, V, 1, pp. 5-10.

P. Gourou (1973), Pour une géographie humaine, Paris, Flammarion, 388 p.

P. Pelissier (1966), Les paysans du Sénégal, Saint-Yrieix, 1966, 939 p.

3. De l'écogéographie à la géographie écologiste.

M. Benoit (1979), Le chemin des Peuls de Boobola: contribution à l'écologie du pastoralisme en Afrique des savanes, Paris, Orstom, 208 p.

L. Febvre (1922, rééd. 1970), La terre et l'évolution humaine, Paris, Albin-Michel, 444 p.

I. Sachs et al. (1981), Initiation à l'écodéveloppement, Toulouse, Privat, 365 p.

Collectif (1981), Terrains vagues et terres promises: les concepts de l'écodéveloppement et la pratique des géographes, I.U.E.D./Genève, PUF/Paris, 299 p. (voir A. Cunha et al. pp. 15-123; J. Tricart pp. 255-279; M. Bruneau pp. 283-299).

P. Gourou (1970), Recueil d'articles, Bruxelles, Société royale belge de géographie, pp. 69-88.

S. Moscovici (1968), Essai sur l'histoire humaine de la nature, Paris, Flammarion, 569 p.

4. L'approche théoricienne et quantitative.

H. Béguin (1964), Modèles géographiques pour l'espace rural africain, Académie royale des sciences d'outre-mer, Bruxelles, 1964, 74 p.

H. Béguin (1974), L'organisation de l'espace au Maroc, Bruxelles, Académie royale des sciences d'outre-mer.

5. De l'approche dépendantiste...

Y. Lacoste (1982, 5ème édition), Géographie du sous-développement, Paris, PUF, 288 p.

J.-P. Deller (1981), Genèse de l'espace équatorien: essai sur le territoire et la formation de l'Etat national, Paris, A.D.P.F., 277 p.

C. Taillard (1977), "Le village lao de la région de Vientiane: un pouvoir local face au pouvoir étatique", in L'Homme, XVII, 2-3, pp. 71-100.

B. Hours (1978), "Le village lao entre ciel et terre", L'Homme, XVIII, 1-2, pp. 185-186.

C. Taillard (1978), "A propos d'une leçon de 'marxisme'. Réponse à Bernard Hours", in L'Homme, XVIII, 3-4, pp. 189-195.